

**Zeitschrift:** Le rameau de sapin : journal de vulgarisation des sciences naturelles  
**Herausgeber:** Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel  
**Band:** 11 (1877)  
**Heft:** 7

## Heft

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Siehe Rechtliche Hinweise.

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. Voir Informations légales.

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. See Legal notice.

**Download PDF:** 28.04.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel 1<sup>er</sup> juillet 1877.

Le journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50 par an chez M. le Dr. Guillaume, directeur du Sénitencier à Neuchâtel.

## Le charme de nos bois.

Vieille forêt, site enchanteur,  
Où chaque coin cache une fleur,  
C'est sous tes sapins et tes hêtres  
Que je sens mon âme renaitre !

Je goûte le calme et la paix  
Sous ce dôme au feuillage épais  
Dont chaque arbre est une colonne  
Nul bruit du monde n'y résonne.

Que l'on jouit d'un doux bonheur  
Dans ces endroits pleins de fraîcheur,  
Errant au sein de la verdure,  
Écoutant parler la nature.

De brillants et joyeux rayons  
Se jouent sur les verts gazonns,  
Tandis que la brise volage  
Murmure à travers le feuillage.

J'entends le gai petit oiseau,  
Perché sur un frêle rameau,  
Au haut duquel il se balance,  
Chantant avec reconnaissance.

A nos pieds, de petites fleurs  
Étalent leurs fraîches couleurs,  
Chacune en un mut langage,  
A la contempler nous engage.

Que de beauté, que de splendeur  
Dans tes œuvres, ô Créateur,  
Car ta sagesse est infinie,  
Et ta bonté jamais tarie.

Fleurier, mai 1877.

M. G.  
âgée de 14 ans.



## Les Gorges de l'Areuse. (Suite).

Benez et Messieurs et Mesdames.

La mère sans danger y peut mener sa fille; a condition que celle-ci soit sage et obéissante toutefois le chemin est inégale la barrière fragile point de faux-pas. Madame celle n'a de vertiges les cours les dessous des bois et des eaux ne vous sauveraient pas.

Après cela il ne faut pas avoir peur mais un peu de prudence si l'on vous plait.

A mi-hauteur à peu près entre le pont que nous venons de quitter et le lac où nous reviendrons tout à l'heure nous reposer, s'ouvre le nouveau sentier tout ombragé par des arbres touffus qui croissent au dessus et au dessous dans les anfractuosités et dans les accidents du banc de calcaire creusé par l'Areuse. Aucun rayon de soleil n'y pénètre, si ce n'est par taches brillantes, éparpillées ça et là, au travers du feuillage. On ne voit pas la rivière on l'entend à peine; elle dort ou sommeille peut-être elle rêve. Pour nous en assurer quittons le sentier; justement à deux pas, à droite, une terrasse est préparée avec un banc rustique et bien entourée d'un parapet de branchage, fort nécessaire du reste. On est là au cœur de la situation, comme sur une tour isolée, de trois côtés entourée d'un précipice. Le spectacle est effrayant mais beau, grandiose, solennel. Tout au fond, dans la nuit, l'onde semblable à un serpent tortueux, aux écailles métalliques brunes avec une frange mobile de nacre changeante, des deux côtés les hautes parois moussues, sculptées, taillées, cannelées de mille manières, et sur leurs assises colossales tantôt saillantes comme la proue des navires ou creusées en nef profondes, des mousse, des lichens, de longues herbes tombantes, des arbres debout, d'autres renversés, dont les racines en plein air s'abreuvent et





A.B D'APRES F. BERTHOD.

vivent des humides effluves qui montent incessamment de l'abîme obscur, des ponts suspendus, aériens, sans points d'appui, et par dessus des rameaux enlacés, des fanfreluches de couleurs différentes confondus, mêlés, croisés, immense drapé toute chargée de dessins étranges et d'arabesques folles, abîme étrange, soit flottant entre ciel et terre que perce à peine, ça et là, quelques étincelles de lumière, clair obscur dans lequel se perdent et reparaissent tour à tour les mêmes objets - en se transformant, si bien que l'œil ne peut les saisir et que par moments l'esprit trouble se croit pris d'hallucination. On voudrait fuir et l'on reste, fasciné immobile, sans trop savoir si l'on est encore dans le monde des mortels ou dans le séjour des ombres. Tel est ce tableau fantastique. Nulle part je n'en ai vu de plus saisissant, et il se reproduit et se transforme avec des variantes infinies dans la même gamme de tons et d'effets, pendant une demi-heure. Ce belvédère, donne tout le motif et la clef de la symphonie, dirait un musicien. Le sentier ne fait qu'en présenter les développements, mais des développements de maître, toujours nouveaux, toujours inattendus, qui ajoutent à l'impression, la complètent et l'impriment dans la mémoire en traits ineffacables. Ici, le rocher semble s'être effondré et une grande coulée de terre s'étend sur lui et le dérobe aux yeux, là c'est la rivière elle-même qui a disparu; au lieu d'une tranchée, elle s'est construit un tunnel. Jamais de vaines redites, toujours des surprises... jusqu'à ce que tout à coup de ces scènes puissantes et majestueuses on passe à d'autres scènes moins sévères et à d'autres mélodies.



... nymphes nonchalantes, mais pour tout ce qui est utile et bon en soi : les bibliothèques, les musées, les fêtes populaires ... et les sentiers ...

A l'endroit où le rocher resseré semblait dire : Tu n'iras pas plus loin - un petit pont, plus audacieux que le premier nous ramène en pleine lumière et par des escaliers taillés dans une muraille perpendiculaire le promeneur descend presque au bord du torrent, qu'il voit devant lui accourir en bondissant au milieu de grands blocs tombés des hauteurs. Là tout est clarté, le soleil jette ses rayons sur l'écume des ondes et sur les cimes des hêtres méticules, il anime, réchauffe, colore. Et l'andante succède l'allegro, et c'est toujours la même symphonie.

Mais bientôt le sentier s'arrête brusquement et l'on ne sait pas bien pourquoi ; aucune barrière ne s'oppose à son passage l'espace est ouvert devant lui et la rive elle-même semble plus invitante et d'accès plus facile ...

Que voulez-vous ? C'est la ligne suspendue à moitié chemin de la page, le papier n'en manque pas ni l'outil ... mais l'inspiration l'écrivain se gratte la tête il cherche l'idée, la bonne, l'excellente, la seule nécessaire ... et attend qu'elle vienne.

Ainsi tout les auteurs du siècle ... ils ont vu le fond de leur escarcelle cependant bien garnie au départ et restant là attendant que Jupiter à travers les nuages fasse tomber sur eux la pluie de Danaë.

Il ne faut pas un miracle pour cela ou plutôt ce miracle en notre heureux pays se renouvelle sans cesse non pour satisfaire l'avidité des

(à suivre).